

son domestique, et le clown, lui aussi, demeurerait effaré à la vue de l'enfant, occupant sur son lit sa propre place.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? — murmura-t-il, en proie à un ahurissement complet.

—Monsieur ne sait pas ? — fit le jeune valet de chambre, — monsieur ne se souvient pas ? ...

Foot-Dick toisa de très haut son serviteur, et avec une dignité très grande :

—Monsieur Tony !... Je vous prierai de vous taire pendant que je consulte mes souvenirs.

Et il avait beau fouiller, chercher... Evidemment, il y avait une lacune dans son existence.

Il s'était approché du lit, et sa cocasse figure, convulsée par la stupefaction, devint d'un si irrésistible comique, que Tony se retourna, cachant les convulsions de son éclat de rire dans son tablier de service.

—Je ne sais pas pourquoi vous riez, Tony !... Ça n'est pas drôle du tout... J'ai beau chercher... je ne trouve rien... Il est certain que j'avais pris quelques "drinks" de trop avec les camarades, hier au soir... Où ai-je trouvé cette enfant ?... Qui me l'a confiée ?... Je n'en sais absolument rien... Mais rien... D'où peut-elle venir ? ...

—Ah ! mon Dieu !... Monsieur !... — s'écria le groom, — mais elle est blessée !... Vous ne voyez pas, monsieur !... Il y a du sang... de larges taches de sang sur l'oreiller.

—C'est vrai !... Il y a du sang !... Mais, on ne s'est pas battu !... Il n'y a pas eu d'affaire d'histoire !... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

A cet instant, l'enfant eut un mouvement nerveux, une agitation fébrile, suivie aussitôt d'un long soupir, qui ressemblait à un gémissement, et, se retournant, mit au clair un visage contracté, convulsé, et des yeux agrandis par la souffrance.

Le teint pâle, les yeux glauques, la cyanose des lèvres disaient bien que Colette se trouvait en un très inquiétant état.

Foot-Dick s'était penché sur ce si intéressant, si souffreteux visage, et le regardait avec compassion et angoisse.

Mais la petite tressauta, poussant une plainte plus aiguë encore que la première, et mettant une de ses petites mains sur ses pauvres yeux angoissés, sembla repousser de l'autre celui qui s'intéressait si vivement à elle.

—Qu'est-ce qu'elle a ? — demanda Foot-Dick, sa parlant à lui-même.

Ce fut le groom qui répondait :

—Monsieur lui fait peur !...

Instinctivement, le clown se regarda dans une glace, qui lui renvoyait sa face grimaçante et simiesque, avec ses additions de jaune, de rouge et de blanc.

—Ah ! mon Dieu ! Pauvre petite !... C'est vrai !... J'oubliais !... La malheureuse enfant doit me prendre tout au moins pour le diable !...

Se dirigeant alors vers le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher :

—Reste-là Tony... Je n'en ai que pour un instant.

Et affectivement, quelques minutes plus tard, après un coup de tub glacé, un savonnage énergique et vêtu d'un complet sortant de chez le meilleur faiseur de Londres, il rentrait, dans la chambre à coucher, un gentleman accompli, très joli garçon et excessivement distingué.

M. Foot-Dick, nous lui conserverons pour l'instant son pseudonyme artistique, était d'une taille merveilleusement bien prise et un peu au-dessus de la moyenne. Ses épaules larges, effacées, ses saillants biceps, et ses pectoraux développés, révélaient, à première vue, une supérieure vigueur et une force réellement athlétique.

Et néanmoins, le jeune homme malgré cette virilité hors pair, se montrait d'une gracieuseté presque féminine jusque dans ses moindres mouvements.

Santé robuste, estomac excellent, ainsi que le prouvait sa remise en train immédiate, après le très regrettable "excitement", comme disent les pudibonds anglais, et la précédente nuit.

Après la douche du tub qui n'avait duré que quelques secondes, M. Foot-Dick, pour employer ses propres expressions, se retrouvait sain comme l'oeil, sans migraine, sans le moindre mal aux cheveux, et sa lèvre rasée laissait voir ses dents petites, nacrées, superbes, qui eussent fait l'envie de bien des jolies femmes.

Des cheveux d'un blond châtain, coupés courts, ondulaient autour de son front large et développé, et des yeux grands, d'un brun foncé, des yeux vifs, animés, spirituels, rieurs surtout, éclairaient cette physionomie originale et en tout point charmante.

—Pauvre petite ! — se répétait-il en s'avançant à nouveau vers le lit, — pauvre mignonne !... Comment diable peut-elle se trouver là ?... Je n'y comprends vraiment rien !... J'ai une absolue lacune dans mon existence.

C'était la phrase typique dont se servait généralement M. Foot-Dick pour définir l'absence de ses souvenirs, lorsque ses libations répétées, se prolongeant, le plongeaient dans "les alcools de Sei-

gneur", ce qui, malheureusement, lui arrivait plus souvent qu'à son tour.

—Tony, — ordonna-t-il à son jeune valet de chambre, — vous allez courir chez le docteur Lawson, et vous le ramènerez immédiatement. Il doit être rentré chez lui pour déjeuner... Vous lui direz que je le prie instamment de se rendre ici, à l'instant même... Que j'ai un besoin urgent de ses services... Vous direz cela au domestique... et vous tiendrez votre langue, Tony, vous ne donnerez aucune autre explication... Filez !... Courez !... Mais allez donc !... Vous devriez être déjà de retour !...

Tony partit immédiatement, et quelques minutes plus tard, il revenait, suivi du praticien qu'il avait eu la chance de rencontrer tout juste au moment où celui-ci rentrait chez lui pour se mettre à table.

—Je craignais que ce ne fût vous !... — fit dès son entrée le docteur Lawson en serrant la main de Foot-Dick, — mon jeune ami... Vous êtes tellement imprudent, tellement casse-cou, que je craignais une chute, une cassure, quelque chose de grave... Fort heureusement, je vois qu'il n'en est rien, car je vous trouve, il me semble très en forme.

—Non ! docteur !... mon cher et excellent docteur... ça n'est pas pour moi... Je ne me suis jamais mieux porté... Mais... Je voudrais pouvoir vous expliquer cela, mon bon docteur...

A cet instant, Foot-Dick s'arrêta, et toisant le groom qui, curieusement, s'était approché :

—Monsieur Tony !... Je vous prierai d'aller voir dans l'antichambre si s'y suis... Vous avez un service à faire, monsieur Tony !... Et je ne comprends pas pourquoi vous vous permettez d'écouter ma conversation avec mon excellent ami, le docteur Lawson... Faites-moi le plaisir de vous retirer.

De très mauvaise humeur, Tony obéissait, et Foot-Dick pouvait reprendre :

—Voilà, docteur !... Vous avez beau m'interroger, je ne sais vraiment pas comment ça se fait... Mais... J'ai une pensionnaire... qui m'est, je crois, tombée du ciel... Si nous étions à l'époque du Christmas... je me dirais que c'est le petit Noël qui l'a introduite chez moi, par la cheminée... Mais, nous sommes en été, en plein été... et la présence de la suadite se perd dans des nébulosités impénétrables.

Le docteur Lawson, un homme d'une cinquantaine d'années, précis, correct, avec un regard droit et perçant par-dessus un pince-nez à poste fixe, arrêta sur son interlocuteur des yeux profondément étonnés.

—Mon cher Dic, est-ce que ce matin vous seriez sorti de bonne heure ?... Et auriez-vous trop fortement trinqué, d'aventure, avec quelques amis !... Et...

—Non, mon bon docteur... Je ne suis nullement gris... La nuit dernière, je ne dis pas... Et c'est pendant cette période complètement obscure qu'il m'est évidemment arrivé une aventure à laquelle je ne comprends goutte... Enfin, docteur, j'abrége... J'ai hérité...

—Votre frère !... — interrompit vivement M. Lawson.

—Il ne s'agit nullement de mon frère... mais de moi... J'ai hérité... je ne sais comment, d'une petite fille... Elle est là, sur mon lit.

Et, soulevant l'une des courtines, Foot-Dick montrait Colette au docteur, en ajoutant :

—Je ne la crois même pas bien portante du tout... Voilà pourquoi je vous ai prié de venir, mon bon et cher docteur.

M. Lawson s'approchait de l'enfant, la souleva avec l'aide de Foot-Dick, l'examina longuement.

—Elle est même blessée, je le crains, — continuait le clown, — ce sang...

Le docteur secouait la tête, faisait signe à Foot-Dick de se taire, et prenait la température, palpa, auscultait le pauvre être dolent et endolori, qui le laissait agir avec une obéissance absolument passive.

Quand il eut terminé, il reposa la tête de l'enfant sur l'oreiller, et dit :

—Non. Elle n'est pas blessée, cette pauvre petite créature... Ce sang n'est pas le sien... Mais elle n'en vaut guère mieux pour cela... Elle a dû subir, à mon estime, une commotion épouvantable... La fièvre est très forte... Très violente... Il faut envoyer immédiatement cette enfant à l'hôpital... Je vais vous donner un mot pour le chef de service, et...

Foot-Dick secouait la tête :

—Oh ! oh ! docteur !... Mon bon docteur !... Quel mot venez-vous de prononcer là !... l'hôpital !...

—Mais... Comme je ne comprends rien à vos explications, à vos incohérences, et que je n'y attache point d'importance, je ne connais qu'une chose... Je me trouve en ce moment en présence d'une enfant, d'une petite fille qui est malade, dangereusement, sérieusement malade, je ne dois point vous le cacher...

—Eh bien ! docteur ?...

—Eh ! cette enfant ne peut être soignée ici, ce me semble !...

—Et pourquoi cela, mon bon docteur ?...

—Mais...